

LA REVUE DE L'ECRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES

13^{ème} ANNÉE.

N° 347 B.

TOUS LES JEUDIS.

31 OCTOBRE 1940.

1 fr. 50.



DANIELLE DARRIEUX dans RETOUR A L'AUBE

RUBRIQUE
HISTORIQUE

DIX ANS DÉJÀ...

Voici la sélection des productions cinématographiques qui étaient offertes au public il y a dix ans :

Parmi les films américains, citons *L'Homme aux Camées*, avec Harold Murray, Norma Terris, Robert Edson, Myrna Loy dans un petit rôle et le nègre Stepin Fetchitt, qui fit maintes fois la joie des spectateurs depuis ce temps éloigné, *Rapsodie fantastique*, avec Joseph Wagstaff et Lois Moran, *Sous le Soleil Marocain*, avec Jetta Goudal, Joseph Schildkraut et Victor Varconi, qui fut l'acteur globe-trotter par excellence; *Quand on a vingt ans*, avec Clara Bow; *Arizona*, avec Robert Frazer, Mary Carr, Pat O'Malley et Raymond Hatton; *Par la force du poing*, avec le jeune Wesley Barry, *Sheldon le Silencieux*, avec Jack Perrin, *Poing d'acier*, avec Fred Thomson, *Le Supplice du Tambour*, et *Le Champion du Rail*, tous deux avec Reed Howes, etc...

En cette période de transition entre le film muet et le film parlant, on remarque une très grande affluence sur le marché français de films anglais : *Le chien des Baskerville*, avec Carlyle Blackwell dans le rôle du légendaire Sherlock Holmes, quatre films du réalisateur britannique Maurice Elvey, à savoir : *L'Auberge de Satan*, avec Hayford Hobbs; *130 à l'heure*, avec John Stuart et Eva Gray; *Palais de Danse*, avec Mabel Poulton; *Mademoiselle d'Armentières*, avec Estelle Brody, John Stuart et Alf Goddard; *Ça gaze*, avec Walter Forde, *Point ne tueras*, avec Benita Hume, Jameson Thomas; *Maudit*, avec Norman Kerry; *Messire du Touquet*, avec Nelson Keys; *Au fer rouge*, avec Matheson Lang et Juliette Compton; *L'ombre grise*, avec Blanche Sweet, etc.

La production d'outre-Rhin n'était pas moins copieusement représentée. On pouvait voir sur les écrans parisiens et de province deux films du célèbre Harry Piel: *Panique* et *Face à face*, dans lesquels Dary Holm était sa partenaire, ensuite *Adieu Mascotte*, avec Lilian Harvey, Igo Sym, Harry Halm et Mariette Millner, *Rose d'Espagne*, avec Jenny Jugo, Enrico Benfer, Clifford Mac Laglen et Raimondo Van Riel; *Le Forçat de Stamboul*, avec Heinrich George, Betty Amman et Paul Hörbiger; *L'Eternel Vaga-*

bond, avec Gustav Froelich, Liane Haid et Hans-Adalbert von Schlettow; *Les Roses blanches de Gilmore*, avec Diana Karenne, Dolly Davis et Jack Trevor; *Mon cœur est un jazz-band*, avec Lya Mara et Alfred Abel; *L'Eternelle Idole*, avec Gustav Diessl; *Le Diamant du Tsar*, avec Ivan Pétrovitch; *La Tragédie de la rue*, avec Asta Nielsen; *Quand le mal triomphe*, avec Elga Brink, Lissi Arna et Miles Mander; *La Dame en noir*, avec Liane Haid et Marcella Albani; *L'Archiduc Jean*, avec Xénia Desni et Igo Sym; *Ceux qui souffrent*, avec Colette Brettel; *Mary Lou*, avec Lya Mara, Fred Louis Lerch et Kowal-Samborski; *Maîtresse d'escroc*, avec la danseuse La Jana, Harry Halm et Siegfried Arno; *Mirage de gloire*, avec La Jana, Harry Liedtke et Betty Bird.

En lisant l'énumération de ces titres, on s'aperçoit que ce n'était pas là une période brillante pour le film international, au point de vue artistique tout au moins, car à peine deux ou trois productions parmi toutes celles que nous venons d'aligner plus haut sont entrées dans l'histoire du cinéma. Pour le film français de la même époque, la situation était sensiblement meilleure, encore qu'elle ne fût pas brillante. Voici les films français en exploitation en septembre 1930 :

Les Trois Masques, d'après Charles Méry, avec Jean Toulout, Renée Héribel, François Rozet et Marcel Vibert; *L'Enfant de l'amour*, avec Emmy Lynn, Jaque Catelain et Mary Glory; *Chiqué*, avec Irène Wells, Charles Vanel et Adrien Lamy; *Je t'adore, mais pourquoi ?* avec Randall, Roger Tréville et Danièle Parola; *La Tendresse*, avec Jean Toulout et Madame Jefferson-Cohn,

SOMMAIRE

G. Charles de Valville : Technique de l'illusion.
R. M. Arlaud : A Marseille, avec Jean-Pierre Aumont.
Charles Ford : Souvenez-vous d'eux !
Maurice Périsset : Espoirs, Elina Labourdette.
André de Masini : *Les Musiciens du Ciel*.
Des nouvelles de Jacques Chabannes, Ardisson, Callamand.
Un classique de l'écran : *Back Street*.

NOTRE COUVERTURE.

DANIELLE DARRIEUX

Tout le monde attend avec impatience le retour à l'écran de la délicieuse vedette Danielle Darrieux. On ne connaît pas encore ses projets de façon précise, aussi est-on heureux de pouvoir la revoir dans quelques-uns de ses plus beaux films. La photographie qui orne notre couverture représente Danielle Darrieux dans *Retour à l'aube*, réalisé par son mari Henri Decoin. Ce film reparait en ce moment sur de nombreux écrans, et c'est avec grand plaisir que les cinéphiles vont revoir l'étonnante création de Danielle Darrieux, toujours sensible et dynamique à la fois.

qui devait devenir par la suite Marcelle Chantal; *Mon gosse de père*, tourné à Paris par Adolphe Menjou, aux côtés d'Alice Cocéa et Roger Tréville; *Accusée... levez-vous*, un grand succès de Maurice Tourneur, avec Gaby Morlay et Charles Vanel; *L'Arlésienne*, une réalisation de Jacques de Baroncelli avec Blanche Montel, Germaine Dermo, Charles Vanel et José Noguéro; *Lévy et Cie*, une histoire juive d'André Hugon, avec Charles Lamy, Léon Béliers, Marie Glory et le grand Lugné-Poë dont ce fut, je crois, une des très rares apparitions à l'écran; *Parce que je t'aime*, avec Nicolas Rimsky; *L'Escalier*, avec Ginette Maddie et René Ferté; *Tomischka*, avec Ita Rina; *Voici dimanche*, une fantaisie de Pierre Weill, avec Colette Darfeuil, Tony d'Algy et Max Lerel; et enfin, *Atlantis*, de E. A. Dupont, version française de Jean Kemm, avec Maxime Desjardins, Constant Rémy, Hélène Darly, Alice Field, Marcel Vibert, etc.

F.

ACHAT - BIJOUX
Brillants - Platine - Argenterie
CHABOT
26, La Canobière, 26
(entrées)
MARSEILLE

TECHNIQUE DE L'ILLUSION

par G. CHARLES DE VALVILLE

Saluons la mémoire des pionniers du truquage cinématographique: Grimoire Sanson, Emile Reynaud, Robert Houdin, et enfin, le plus célèbre de tous, celui dont actuellement, on exploite les truquages en les perfectionnant, le célèbre Georges Méliès. Tous se servirent des premiers rudiments du Cinéma afin de faire apparaître ou disparaître des objets, voire des personnages, obtenir des combinaisons de lumière. Les films de Georges Méliès, retrouvés il y a quelques années seulement, sont une preuve évidente que dès le début, la technique cinématographique fut considérée comme un moyen merveilleux de présenter des féeries impossibles à réaliser sur la scène.

Depuis ce temps héroïque (ces recherches remontent de 1885 à 1905), l'art cinématographique a considérablement évolué: Léon Gaumont et les frères Lumière, en 1908, introduisirent définitivement le « truquage » au service du Cinéma.

Il n'est pas dans mes intentions de vous faire l'historique de nombreux procédés employés au Cinéma pour donner l'illusion sur l'écran, mais simplement d'envisager les truquages qui permettent de réaliser des scènes qu'on ne saurait tourner sans leur intervention.

En premier, les « scènes miniatures », c'est-à-dire la construction de petites maquettes représentant en diminutif des accidents de chemin de fer, des incendies, des naufrages, des incendiations ou des villes entières, des châteaux, des animaux inconnus, des monstres, etc... Dans chaque studio il existe de ces « maquettes miniatures » que l'on raccorde minutieusement avec les scènes réelles.

L'exemple le plus typique de truquage et qui nécessita un travail de plusieurs années est fourni par le merveilleux film muet d'origine américaine *Le Monde Perdu*. Pour cette production on a employé le système dénommé « transparency » qui permet de filmer des personnages et des décors en premier plan devant un fond quelconque projeté sur une glace dépolie.

Le « transparency » présente en plus de la possibilité de réaliser des plans qu'on ne pourrait prendre sans ce moyen, un côté économique; c'est ainsi qu'un opérateur ira tourner en « extérieurs » les fonds dont il a besoin sans déplacer la figuration.

Pour avoir une idée plus précise du système « transparency », il faut savoir que le film à projeter sur une plaque de verre doit être clair et « contrasté », et l'opérateur doit réserver une place assez large et vide de premier plan qu'occuperont les acteurs et

les décors réels: il devra surtout prendre garde aux effets de perspective qui créent inévitablement des effets de mirage. Les « points de fuite » doivent s'obtenir avec un centrage intégral de l'appareil par rapport à la glace, qui sera « volante » et suivra dans le même axe le déplacement des décors et de la caméra; les prises de vues de côté étant, par ce procédé, difficilement réalisables.

La glace doit être translucide, à grain très fin, afin d'éviter un granité qui détruirait l'illusion recherchée. L'éclairage sera intensifié (au moins 200 ampères), et l'on devra assurer scrupuleusement le synchronisme des obturateurs des appareils de prises de vues



Une scène de *L'Homme Invisible*, dont il est parlé ici, et que l'on peut encore considérer comme le modèle du genre.

et des appareils de projection. Il est nécessaire de mettre minutieusement au point l'éclairage des sujets et du décor qui, sans cette précaution, ferait « contraste » avec le fond truqué du sujet.

Le procédé Schuefftan consiste en un dispositif comprenant une glace argentée dont une partie est sans tain: le décor réel est vu en transparence, tandis que la maquette est réfléchi par la glace argentée, et, le tout est pris par l'objectif comme un fond unique; c'est ainsi que, par ce truchement, deux personnages donneront, sans aucun rapport de perspective, et avec précision, un nain et un géant, et l'illusion sera parfaite.

Le procédé du docteur Dieterich est un moyen de filmer décors et personnages devant un fond différent; ce système d'origine américaine, appliqué couramment en U. R. S. S., n'est pas encore employé en France: il est basé sur la séparation du bleu et du rouge.

« On utilise trois films, placés dans un même appareil, avec un enroulement syn-

chrone: le premier est une pellicule « négative orthochromatique » dont le support (côté brillant) est rouge, l'émulsion est placée vers l'extérieur; derrière ce film, on met un « positif » du fond que l'on veut mélanger avec la scène à tourner. En dernier lieu, on place une pellicule « négative panchromatique », mais il faut se servir pour ce système de caméras munies d'un dispositif spécial. Le fond du studio est éclairé en rouge par des écrans ne laissant filtrer aucun rayon bleu ou vert; le premier plan, les personnages sont éclairés en bleu par des écrans ne laissant filtrer aucun rayon rouge ou jaune; on obtient: le premier plan éclairé en bleu impressionne le « négatif orthochromatique » sensible aux rayons bleus, mais ces rayons bleus seront arrêtés par le support rouge. De leur côté, les rayons rouges du fond traverseront le « négatif ortho » non sensible au rouge, passeront à travers le positif du fond et impressionneront sur le « négatif panchromatique » sensible au rouge, l'image de ce positif. Mais, bien entendu, les rayons rouges qui auront été masqués par les décors ou les personnages du premier plan ne pourront parvenir à la « négative panchromatique », et nous obtiendrons le résultat suivant: une pellicule, où sur un fond clair se détacheront le décor et les personnages du premier plan (pellicule ortho) et une pellicule représentant le fond avec, en réserve, la silhouette du décor et des personnages du premier plan (pellicule panchro): il ne reste plus qu'à juxtaposer ces deux bandes qui joueront l'une par rapport à l'autre, le rôle de cache et contre-cache, et l'on obtiendra ainsi l'effet désiré. »

Le procédé Dunning consiste à visionner les personnages indépendamment des décors; simple par lui-même, il demande un réglage très minutieux et des opérateurs extrêmement habiles. C'est ainsi qu'un acteur tournant au studio peut être « placé » en pleine tourmente de neige ou dans une effroyable tempête.

Nous avons tous vu *L'Homme Invisible*, de Wells: on peut, pour ce genre d'escamotage, employer plusieurs méthodes; mais la plus simple, donc à notre avis la meilleure, consiste à tourner la scène comme une scène ordinaire. On fera un agrandissement de chaque image (comme on le pratique pour un dessin animé) et l'on effacera à la main, sur chaque image, les parties qui doivent devenir invisibles. Il ne restera plus alors qu'à superposer l'image obtenue avec une image du fond de la scène, et les parties précédemment cachées réapparaîtront.

(à suivre.)

A MARSEILLE UN JOUR DE PLUIE AVEC JEAN-PIERRE AUMONT

C'est assez rare, un jour de pluie à Marseille; il est assez rare également d'y rencontrer Jean-Pierre Aumont. Mais dans l'époque « à l'envers » où nous vivons, les choses les plus exceptionnelles se rencontrent. Il y eut plusieurs journées maussades et au cours de l'une d'elles, la porte s'est ouverte, un grand garçon blond est entré, il a secoué son gros manteau d'hiver et l'a posé sur une chaise, secoué sa chevelure emmêlée de pluie avec un geste de jeune chien qui s'ébroue... c'était Jean-Pierre Aumont.

Point n'est besoin de le décrire ni de le présenter, il est tout à fait lui-même, telle que chacune se l'imagine, à un petit détail près : ses cheveux sont blonds et j'ai constaté que cela étonnait fort; son allure est décidée, il a les mouvements parfois un peu gauches d'un grand garçon sportif.

Il parle — forcément — du cinéma, il semble du reste à ce sujet d'un scepticisme un peu exagéré; il est vrai que depuis sa démobilisation, il a déjà été mêlé de plus en plus à tant de projets qui n'ont pu aboutir pour des causes les plus diverses que cela pourrait le justifier, d'autant plus qu'il suffira d'un jour de soleil sur les studios pour que Jean-Pierre Aumont retrouve d'un seul coup tout son bel entrain. En attendant, il ne faudrait pas croire qu'il se désolât ni qu'il attende passivement dans son

coin que « cela aille mieux », ce n'est pas son genre. Pour le moment, il « remonte sur les planches » — histoire de passer le temps.

— D'ailleurs, rappelle-t-il, je suis acteur de théâtre avant tout — en effet, nous n'avons pas oublié ce curieux et juvénile Édipe que nous révéla Jouvét lorsqu'il dirigeait la *Comédie des Champs Elysées*; la pièce était de Jean Cocteau et s'appelait *La Machine infernale*.

— Je n'ai jamais lâché depuis, mais évidemment le cinéma ne me permettant que bien rarement de m'éloigner de Paris et des studios, je n'ai pas pu entreprendre d'importantes tournées. C'est une chose qui m'a toujours été pénible; j'aurais voulu connaître ces amis inconnus; j'avais l'impression d'être un aveugle que tout le monde voit et qui ne peut voir personne; il a fallu des événements tragiques pour que je puisse réaliser ce rêve, car maintenant, je le réalise pleinement: j'accompagne dans les cinémas des films que j'ai tournés, et je passe « en attraction » avec eux. Au début, vous savez, j'avais très peur, je demandais qu'on éteigne la salle, croyant que ce serait comme de jouer la comédie où l'on sait que le public est là, on le sent mais en quelque sorte comme un seul être, énorme... au fond c'était encore jouer en aveugle. Le public! je viens seulement de comprendre ce que

c'est: c'est une grande réunion de camarades. Quand j'ai compris ça, j'ai demandé que l'on allume la salle, plein feu. Quelle joie alors! On parle à chacun en particulier, parfois on a envie de descendre dans la salle pour serrer la main de celui-ci ou de celui-là; ou bien au contraire, on s'aperçoit que le gros monsieur qui est au troisième rang ne vous aime pas du tout et fait une très vilaine figure, alors on s'adresse surtout à lui, pour le convaincre et le dérider. C'est comme un jeu, c'est passionnant... Ce que je leur dis? Oh! je ne fais pas une conférence. En somme, je lie connaissance, simplement, et puis je dis des vers que j'aime, toujours comme à des amis avec qui on lirait à haute voix. Je dis des Fables de La Fontaine, du Victor Hugo. Au début, je n'osais pas réciter du Victor Hugo. Il me semblait que ce serait ennuyeux dans une salle de spectacle, mais pas du tout, ça « marche » très bien au contraire!

Mon interlocuteur s'est animé, mais le voilà qui soupire tout à coup.

— Je voudrais pouvoir continuer à faire ça longtemps, pour rencontrer tous mes amis inconnus, mais je vais être obligé d'interrompre cette tournée pour en faire une autre avec une pièce que j'ai créée à Paris: *Famille*, et puis j'ai encore un autre projet. En réalité, c'est à peine un projet, mais j'y tiens tellement que je suis certain que cela va se réaliser; ce sera de jouer un certain rôle... Non! je n'ai vraiment absolument pas le droit d'en parler encore. Tout au plus, je vous le dirais sous forme de charade: Un très, très beau rôle dans une pièce d'un grand auteur, mise en scène par un jeune metteur en scène, un de ceux qui deviendront *quelqu'un* dans le théâtre.

Cherchez! Vous ne trouverez probablement pas d'ailleurs, mais si cela se réalise, vous serez bientôt fixé, ce serait pour cet hiver, à Marseille.

D'un bond, un peu brusquement comme il est entré, Jean-Pierre Aumont s'est levé, reprend son pardessus, il a en disant « au revoir », son large sourire ouvert, de grand gosse.

En sortant, distrait, il heurte sur le trottoir deux passants. Il s'excuse, navré, tout intimidé et tandis qu'il s'en va sous la pluie, un des bousculés dit à l'autre:

— Tu as vu? C'est Jean-Pierre Aumont! C'est un type sympathique, hein? Et pas chichiteux!

R. M. ARLAUD.



Une émouvante scène d'amour de Jean-Pierre Aumont avec Annabella dans une de ses récentes créations.

DES NOUVELLES DE...

JACQUES CHABANNES



ARDISSON

Tout le monde s'accorde pour trouver que *La Marseillaise* de Jean Renoir était un bien mauvais film, mais les avis concordent aussi pour reconnaître que ce film nous valut la révélation du talent d'Ardisson, le jeune acteur marseillais qui incarnait le soldat. Ardisson représente un genre d'artiste assez rare, car il allie la sensibilité à un indéniable cran d'homme du peuple. La carrière du jeune acteur s'annonçait sous des auspices favorables. Après le rôle déjà cité, Ardisson, interpréta un marin de belle allure dans *Alerte en Méditerranée*, puis joua dans *Quartier Latin*, d'après le roman de Maurice Dekobra et dans *L'Héritier des Mondésir*.

Démobilisé dernièrement à Marseille, sa ville natale, Ardisson est venu nous voir à *La Revue de l'Ecran*. C'est un garçon franc, direct et un tantinet timide. Lorsqu'il se présenta chez nous, il avait l'air tout étonné d'être connu!

— Cela me semble drôle — nous confia-t-il — car depuis que je suis revenu à Marseille, j'ai l'impression d'être complètement oublié. Je suis parti il y a de ça douze ans. A ce moment-là, j'étais encore un amateur. J'ai fait un petit bout de chemin à Paris depuis lors, mais je fais la pé-

Chapeaux HENRY
11, Place de la Bourse
(angle Rue Vacon)
Le plus grand Choix Les meilleurs Prix

Nous avons eu, ces jours-ci, la visite de Jacques Chabannes, l'auteur dramatique et radiophonique, romancier et scénariste dont les cinéphilas ont pu maintes fois admirer la maîtrise et le talent. Rappelons entre autres que Chabannes est l'auteur des adaptations et des dialogues de *L'Occident*, *Terre d'angoisse*, *Miquette et sa mère*, etc...

Actuellement, Jacques Chabannes se trouve au Brusé et fait la navette entre cette localité du Var et Marseille où l'appellent des occupations d'ordre cinématographique et radiophonique. Dans sa paisible retraite, Chabannes a écrit une pièce intitulée *Feu-Follet* qui sera montée par Ducreux au Rideau Gris. Pour la Radiodiffusion Nationale dont les services artistiques et littéraires viennent d'être centralisés à Marseille, Jacques Chabannes a réalisé plusieurs montages sonores.

Nous avons demandé à notre sympathique hôte quels étaient ses projets dans le domaine du cinéma. Voici ce qu'il nous confia :

« Pour l'avenir le plus proche, j'ai signé avec Maurice Cammage pour les dialogues du *Chapeau de paille d'Italie* qu'il se prépare à tourner avec Fernandel. C'est un travail passionnant, mais je suis encore un peu handicapé par le fait

LUCIEN CALLAMAND

Nous avons eu l'occasion d'échanger quelques mots avec le charmant artiste qu'est Lucien Callamand, Marseillais qui est revenu depuis un certain temps dans sa ville natale. Callamand appartient à la génération des comédiens qui, nos Lecteurs ne l'ignorent certainement pas, sont devenus des anciens tout en n'étant nullement des doyens d'âge. La carrière de Lucien Callamand, inaugurée aux temps héroïques du Cinéma, a été particulièrement féconde et

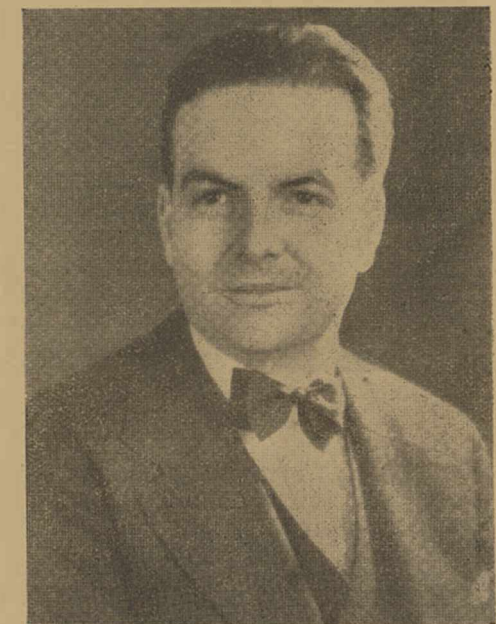
notable constatation que Marseille ne s'en n'est pas aperçue.

Ardisson joue en ce moment une revue avec Réda-Caire, ce qui lui permettra de reprendre contact avec le public de sa ville natale, mais l'artiste n'est pas content outre mesure :

— Je regrette infiniment — nous dit-il — de faire si peu de choses dans cette revue, car j'aurais aimé me montrer de façon plus avantageuse Sans doute le proverbe « Nul n'est prophète dans son pays » joue à mon détriment...

Espérons pour le sympathique Ardisson que son nom vienne bientôt s'ajouter à ceux qui, à Marseille, constituent les exceptions à cette règle. Ardisson le mérite.

que Cammage n'a pas encore pu établir définitivement sa distribution. Prenez par exemple le rôle du coq : les dia-



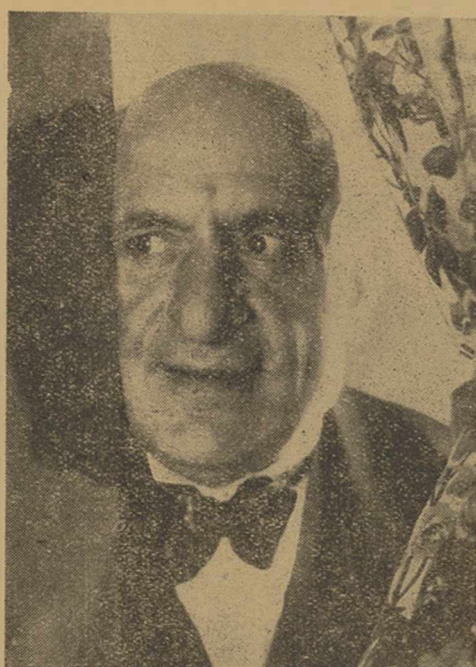
logues devront être autres pour Charpin et autres si c'est Salurnin Fabre qui joue le rôle.

pleine d'aventures imprévues. Nous avons demandé au délicieux artiste de conter ses aventures pour les Lecteurs de la *Revue de l'Ecran*. Nous commencerons donc bientôt la publication des Souvenirs cinématographiques de Lucien Callamand, recueillis par Edmond Epardaud Ch. F.

LE CINEMA AMATEUR

Le cinéma d'amateurs a de plus en plus d'adeptes parmi lesquels se trouvent fréquemment des talents remarquables, c'est là souvent l'école de la mise en scène; c'est en tout cas toujours un passe-temps passionnant, pour tous ceux qui s'y adonnent. Afin que soient groupés tous ces efforts un groupe vient de se former sous le nom de Club des Cinéastes Amateurs de Provence. Dans leur local, 46, rue Vacon, ils vont bientôt se réunir régulièrement pour échanger des avis, des idées et des conseils, pour « visionner » ensemble leurs propres œuvres, et les critiquer dans un esprit amical.

La Revue de l'Ecran sera heureuse de recevoir toutes suggestions à ce sujet et d'apporter sa collaboration à une activité que l'on ne saurait trop encourager actuellement.



LUCIEN-POË

Ce n'est qu'aujourd'hui que le Cinéma Français peut songer à faire le triste bilan des pertes qu'il a subies pendant la guerre et du fait de la guerre. Ceux qui sont partis pour toujours au cours de cette terrible période n'ont pas eu les honneurs d'une publicité bien grande; leur départ s'est effectué dans la discrétion la plus complète, pour ne pas dire l'indifférence la plus totale. Il convient, en ce moment, en cette semaine de la Toussaint, de saluer la mémoire des disparus et de rappeler les services qu'ils ont rendu à l'Art cinématographique.

Trois cinéastes français sont tombés sur le champ de bataille : Raymond Ruffin, Fernand Vincent et Robert Bassac. Le premier était metteur en scène et réalisateur de sketches et avait longtemps collaboré avec Marcel Ichac. Parmi les films documentaires tournés en commun par Ichac et Ruffin, rappelons : *Poursuites blanches*, *Jeux du monde* et *Le Ski Français*. Voici comment la presse a relaté la fin tragique de Raymond Ruffin : « Comme ils filmaient en Belgique les phases du bombardement d'une grande ville, pour le Service Cinématographique de l'Armée, le lieutenant Walther, le maréchal des logis Lafond et le brigadier Ruffin, et trois autres soldats furent pris à partie par un avion qui décocha sur le petit groupe des cameramen plusieurs torpilles. Walther, Lafond furent grièvement blessés et Ruffin succomba à ses blessures. »

Pour Fernand Vincent, ce fut beaucoup plus discret encore. Simplement quelques lignes de Brichanteau dans *Excelsior*, ainsi conçues : « Le lieutenant d'artillerie Fernand Vincent, directeur de la Chambre syndicale du Film Français, est mort au champ d'honneur ». C'était en mai 1940. Les professionnels du film connaissaient bien Fernand Vincent, un homme affable et plein de bonne volonté, dont les con-

naissances du métier cinématographique étaient particulièrement appréciées. C'était également un journaliste consciencieux.

C'est Paul Olivier qui, dans *Paris-Soir*, a annoncé tout dernièrement la fin tragique de Robert Bassac, l'artiste de la troupe Pagnol. Bassac, réformé définitif, s'était engagé comme volontaire et était parti pour le front avec un régiment nord-africain. Il a été tué le 9 juin, sur la route de Montcédier. Robert Bassac avait à peine 30 ans et sa carrière s'annonçait de façon intéressante. Il avait débuté dans *César* (rôle de Drommard); ensuite, il fit partie de la distribution de *Regain*, de *La Femme du Boulanger* (rôle de l'instituteur) et de *Monsieur Brotonneau*.

Deux pionniers du cinéma, parmi les plus populaires au temps du film muet, sont morts en pleine guerre. En décembre 1939, ce fut Georges Monca, en avril, Jean Kemm. Retraçons en bref la carrière de ces deux réalisateurs qui apportèrent au cinéma une collaboration souvent précieuse. Dans l'œuvre de G.-Michel Coissac *Histoire du Cinématographe*, nous trouvons des détails intéressants concernant les premiers pas cinématographiques de Georges Monca : « En septembre 1899, Georges Monca était metteur en scène du théâtre de la République, où l'on montait une pièce de Fernand Meynet, *L'Auvergnate*. Pour la première fois, un auteur avait eu l'idée d'in-



Georges PITOËFF

SOUVENEZ-VOUS D'EUX !

roduire le cinéma dans une action dramatique. Grâce à une prise de vue qu'on projetait sur l'écran dans le décor du cabinet du juge d'instruction vers la fin du mélodrame, on prouvait la culpabilité de l'accusé et on innocentait le coupable. C'était tout à fait dans la note et le succès fut très grand. Renée Cogé, Charles Vayre et Georges Monca furent, de par leurs rôles, les artistes de l'écran.

En sa qualité de metteur en scène du drame, Monca entreprit la réalisation de cette bande de 30 mètres, avec M. Causade comme opérateur... Monca resta ensuite quelques années sans songer au cinéma lorsqu'en 1906, Denizot lui fit tourner comme artiste quelques scénarios dans un petit studio d'Asnières. Peu après, il interprète chez Gaumont un des premiers grands succès de Feuillade, *C'est papa qui prend la purge*; et quelques autres films. Ces succès lui valurent un engagement chez Pathé, avec Lucien Nonguet et Louis Gasnier; il y débuta dans *Le Roman d'un Malheureux*, une étude sociale de Rollini, mise en scène par Nonguet, qui eut alors un certain retentissement.

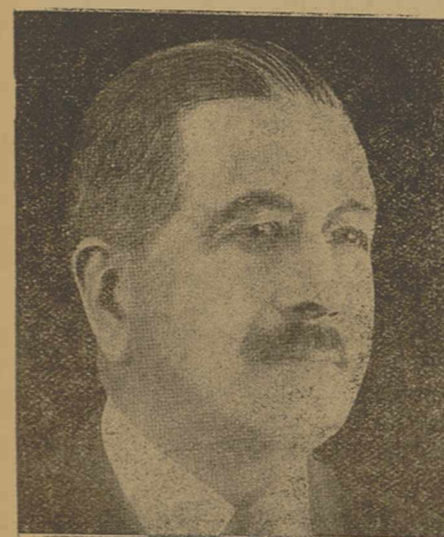
Pendant des mois et des mois, chaque jour il fut, soit au studio de la rue du Bois à Vincennes, soit à Montreuil, l'interprète de nombreux scénarios. Enfin, au commencement de 1908, il abandonna complètement le théâtre pour se consacrer exclusivement à la mise en scène cinématographique; il fut spécialement attaché à la réalisation des scénarios de Daniel Riche et de Camille de Morlhon. En 1909, on le trouve à la S. C. A. G. L., aux côtés d'Albert Capellani; il était dans la bonne voie, dans la bonne maison, et sa carrière est des mieux remplies. »

En effet, Georges Monca tourna quelques dizaines de films d'une certaine valeur. Après la guerre, il réalisa presque toutes ses œuvres en colla-

boration avec Maurice Kéroul. C'est au travail en commun de ces deux metteurs en scène que l'on devait *La Double Existence de Lord Samsey*, *L'Ironie du sort*, *Atteler-le-Cynique*, avec Constant Rémy et Geneviève Félix; *Autour d'un berceau*, *Sans Famille*, *Le Chemineau*, avec Henri Baudin; *Miss Heleyett* et *Les Fourchambault*. Les réalisations de Kéroul et Monca se distinguaient par la sobriété de la mise en scène qui ne tombait pourtant jamais dans la pauvreté.

La carrière cinématographique de Jean Kemm n'est pas moins copieuse. Kemm était acteur au Théâtre Sarah-Bernhardt, à la Porte-Saint-Martin et au Théâtre Antoine. Il aborda ensuite le studio et tourna, en qualité d'interprète, de nombreux films à la S. C. A. G. L., et on compte parmi ses meilleurs rôles la création du Chourineur dans la première version des *Mystères de Paris*. Comme metteur en scène, Jean Kemm a réalisé des productions innombrables. Il faut citer *André Cornélis*, d'après Paul Bourget, avec la belle Claude France et Malcolm Todd; *Micheline* et *Le Bossu*, un des grands succès de Gaston Jacquet. Dans le domaine du film parlant, on lui doit *Le Juif Polonais*, un des premiers rôles parlants d'Harry Baur, la version française du film d'E. A. Dupont *Atlantis* avec une brillante troupe réunissant Maxime Desjardins, Constant Rémy, Marcel Vibert, Paul Escoffier, André Burgère, Harry Krimer, Alice Field et Hélène Darly, *La Pocharde* et *Liberté*, sa dernière production, avec Maurice Escande interprétant le rôle de Bartholdi.

Le cinéma a perdu un excellent interprète en la personne du populaire Dorville.



Georges MONCA



Félix MERIC

L'inventeur du « cri du phoque » s'est éteint à Souillac où il s'était réfugié. Dorville était un acteur d'un comique suave et son genre « populo » avait de nombreux admirateurs. Les théâtres des boulevards l'avaient classé une fois pour toutes dans ce genre d'emploi et il ne parvint plus à en sortir. Pourtant, Dorville aurait pu faire des choses beaucoup plus profondes, mais le sort ne l'a pas voulu. Une création néanmoins demeurera dans l'histoire du cinéma : celle de Sancho-Pança dans le *Don Quichotte* joué par le grand Fédor Chaliapine. Toutes les autres interventions de Dorville dans différents films ressortissaient plutôt du genre cité plus haut. Le receveur du *Veau Gras*, le cocher d'*Entente Cordiale*, le clochard des *Otages* en sont les exemples les plus typiques et caractéristiques.

L'année de guerre que nous examinons dans le présent article a vu la disparition de deux producteurs : Jean Sapène et Félix Méric. Dans un numéro précédent, nous avons rappelé la carrière de Jean Sapène, ancien directeur général du *Matin*, qui fonda la Société des Ciné-Romans. Quant à Félix Méric, décédé en novembre 1939, il fut un des pionniers du cinéma méridional. Il était entré dans ce domaine en 1908, lorsqu'il avait fondé un cinéma, et huit ans plus tard il se lança dans la distribution. L'avènement du film parlant fit entrevoir à Méric des nouvelles possibilités pour la production de sujets essentiellement méridionaux. Il décida donc d'abord la production et fit tourner entre autres *Cendrillon de Paris*, *La Fortune*, *Aux urnes, citoyens !* et *Saturnin*. Son fils, Fernand Méric, continue l'œuvre de son père.

Dans les premiers jours de septembre 1939, une information de Genève nous apprenait la mort de Georges Pitoëff, direc-

teur du Théâtre des Mathurins, un des membres du Cartel. Pitoëff était un homme de théâtre par excellence et, sauf erreur, ne fit qu'une seule et unique apparition à l'écran, dans le *Grand Jeu* de Jacques Feyder. Sa femme, Ludmilla Pitoëff, a évoqué le souvenir de son mari, tout dernièrement, au micro du poste radiophonique de Sottens. Ludmilla Pitoëff, assume dorénavant la tâche de guider la famille artistique du défunt au service de l'art dramatique à Genève.

Un autre homme de théâtre, le grand Lugné-Poë, mort en juin dernier, était dans le même cas que Pitoëff. Deux interprétations cinématographiques de cet artiste sont restées présentes à la mémoire des cinéphiles, celles qu'il assura dans une production très peu avouable de André Hugon, *Lévy et Cie*, et dans *Papa improvisé*, avec Noël-Noël.

Henri Lavedan, le célèbre auteur dramatique qui vient de mourir, avait fait une furtive incursion dans le domaine cinématographique, aux temps héroïques d'avant l'autre guerre. C'est, en effet, lui qui écrivit le scénario du fameux *Assassinat du Duc de Guise*, le premier grand film historique français qui fit le tour du monde. Depuis de nombreuses années, Henri Lavedan, qui souffrait d'une douloureuse surdité, s'était retiré de la vie théâtrale pour se consacrer uniquement à la littérature. Selon René Bizet, des souvenirs publiés dans *Candide*, un roman : *Le Chemin du Salut*, et une *Vie de Saint-Vincent de Paul* marquent les étapes des dernières années de l'activité de cet académicien dont le nom reste lié aux toutes premières manifestations de l'art cinématographique.

CHARLES FORD.



Robert BASSAC



Elina Labourdette

ESPOIRS

ELINA LABOURDETTE

folle de joie, vous le pensez bien ! Vous voyez si j'ai eu de la chance !

Elle dit cela comme s'il se fût agi de la chose la plus naturelle du monde.

— Quel genre de rôle souhaiteriez-vous interpréter ?

— Ceux des jeunes filles de mon âge en général, mais surtout le rôle d'une danseuse, un rôle complet où je pourrais être gaie, triste...

— Dans la littérature et le théâtre sans doute existe-t-il un personnage qui vous tente ?

— Je pense bien ! J'aimerais un jour incarner Jeanne d'Arc, et surtout l'héroïne du roman de Vicki Baum: Ina, qui est une danseuse. Parmi les films qu'on a déjà tournés, combien j'aurais aimé être à la place de Katherine Hepburn dans Marie Stuart!

— Avec qui rêveriez-vous de tourner ?

— Quelle question ! Avec tous les grands acteurs français, Gabin entre autres. En Amérique, ce serait avec Fred Astaire. Mais que vais-je conter là ! s'exclame-t-elle.

— Sous la direction de quels metteurs en scène ?

— Léonide Moguy, Marc Allégret,

Un visage gamin, aux lèvres charnues, des yeux vifs dont l'arc naturel a été respecté, voici Elina Labourdette, l'artiste pleine de talent du Drame de Shanghai. Elle est toute jeune, vingt ans peut-être, son rire sonne clair et elle a une agilité prodigieuse pour fuir les admirateurs trop enthousiastes.

Rassurez-vous : Ce n'est point là de la fausse modestie. Qu'on parvienne malgré tout à la saisir et elle signe avec bonne grâce tous les programmes qu'on lui présente. De même qu'elle reçoit les journalistes avec le sourire, un sourire qu'elle conserve pour répondre à leurs questions plus ou moins assommantes.

Comme tant d'artistes de cinéma, Elina Labourdette est partie de Cannes voilà quelques semaines pour faire du théâtre en zone libre. Avec une troupe de jeunes, elle joue la fraîche comédie de Claude-André Puget: Les Jours heureux. C'est dans une des villes où elle passait que j'ai pu la saisir, dans une loge minuscule qu'elle partageait encore avec sa partenaire Catherine Moissan, une élève de Juvet particulièrement douée.

Ni prétention, ni timidité sur ce visage décidé et rieur :

— Mes débuts ? C'est la question classique J'ai été danseuse avant de faire du cinéma. J'ai travaillé pendant plusieurs années chez Irène Popard, puis dans une école de danse anglaise. Je fus un jour présentée à Pabst qui cherchait une jeune actrice pour lui confier le rôle de Véra du Drame de Shanghai. Agréée par lui, j'ai suivi des cours de diction, puis j'ai tourné le film,

qui a fait cet admirable Entrée des Artistes, et Jean Renoir. Je ne vous cite pas René Clair, puisque j'ai déjà tourné sous sa direction. Quant à mes projets, aussi bien théâtre que cinéma, je n'en ai aucun. Je vais continuer à jouer Les Jours heureux, puis... Mais je voudrais tant terminer le film Air Pur, de René Clair, que nous avions commencé de tourner avec Jean Mercanton. Seulement, il faudra plus d'un mois de travail pour cela !

Un visage se penche dans l'entrebaillement de la porte : Christian Gérard.

— Elina, venez-vous pour le trois ?

Deux bonds, un rire clair, une galopade dans un étroit escalier de bois, et, sur la scène, voici Elina Labourdette incarnant une Pernelle inquiète et tourmentée par son amour.

Qu'en retienne son nom. C'est celui « d'une bonne petite fille qui sait ce qu'elle veut, nous dira Odile Cambier, d'une petite fille qui aime la vie, qui ne croit pas que ce soit arrivé, ni que le doigt des dieux l'ait marquée de toute éternité pour défendre l'Art avec un grand A. »

Maurice PERISSET.

GABRIEL FARGUETTE et la locomotive

Petite vedette consciencieuse, Gabriel Farguette a besoin pour interpréter ses rôles de se mettre « dans la peau de ses personnages ».

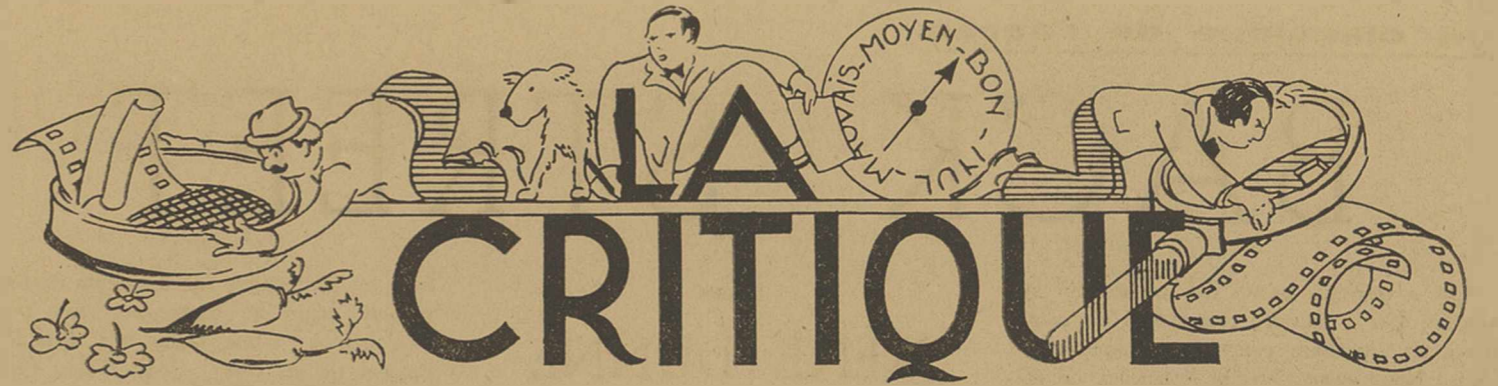
Avant chaque film il faut lui raconter l'histoire par le menu. Il la vit littéralement comme un conte de fée et ensuite joue au sens le plus propre du terme avec une telle sincérité que ses grands partenaires en sont eux-mêmes impressionnés.

Or, pendant les premières journées de travail de Retour au bonheur, il paraissait soucieux et distrait au point l'ordre; enfin au cours d'une scène où qu'il fallut plusieurs fois le rappeler à sa gouvernante le rudoie il fut pris d'un réel désespoir. Grand émoi dans le studio où chacun s'évertue à consoler l'enfant qui finit par confier à Claude Revol, un de ses metteurs en scène, l'objet de son angoisse : « Je ne vois pas, dit-il entre deux sanglots, comment on me faire très mal ». Car au cours du va me mettre un poumon en fer sans film le petit garçon incarné par Gabriel Farguette ne peut être sauvé que par le poumon d'acier. On lui expliqua que ce « poumon » n'était pas un poumon comme ceux dont il avait vu des dessins, qu'il ne s'agissait pas de le lui mettre en remplacement des siens et pour achever de le convaincre, Suzy Vernon, qui est dans Retour au bonheur sa jolie maman, l'emmena au magasin des accessoires pour lui montrer le « poumon » prêté par l'hôpital américain.

Gabriel le regarde, tapote l'énorme cylindre de métal et, redevenant le gosse que chacun connaît, dit avec un clin d'œil: « Faudrait quand même pas me raconter des « craques » pareilles, je ne débarque pas, moi; ce truc-là, c'est une drôle de locomotive, d'accord, mais en tout cas, pas un poumon. »

A. G.

AMAIGRISSEMENT Rééducation du corps, Gymnastique Redressement des Seins, Cellulite Clinique Esthétique RESTER JEUNE Jane BARDIN 14, Rue St-Jacques, MARSEILLE - Tél. D. 70-39 PROFESSEUR DIPLOMÉ D'ÉTAT



LES MUSICIENS DU CIEL.

La réussite à peu près parfaite de ce film est l'aboutissement d'un travail fait avec conscience et intelligence, de méthodes dont nous avons toujours souhaité la généralisation au cinéma français.

Comme base, un scénario humain et solide : l'admirable roman de René Lefèvre que doivent lire ceux qui ne le connaissent pas encore. Pour le découpage et la mise en scène, une collaboration étroite de l'auteur avec l'un des plus sensibles et consciencieux metteurs en scène : Georges Lacombe, auquel nous devons ce chef-d'œuvre que fut Jeunesse. Une interprétation judicieusement choisie, et au service de tout cela, un devis qui ne devait rien avoir d'excessif, un devis de l'ordre de ceux qui permettent à un créateur d'oser sans redouter un désastre financier. Parce qu'il est parfois plus facile de gaspiller pour « épater la galerie », quelques millions qu'on ne récupérera jamais...

C'est aussi la première fois peut-être, en tout cas une des très rares fois en France, qu'on fait un film sur un grand sujet moral et social, sans qu'il sente la sottise propagande, l'hypocrisie, sans qu'il insulte les gens qui ne sont pas d'accord, ni sans qu'il emme... le spectateur. Ceci pour parler comme dans le film, où le langage, très atténué par rapport à celui du livre, demeure assez vert.

Chacun a voulu établir une comparaison entre cette œuvre et La Charrette Fantôme. Nous ne voyons pas l'opportunité de cette confrontation. Tout au plus peut-on



Michèle MORGAN

comparer l'Armée du Salut des Musiciens du Ciel à l'Armée du Salut du film de Duvivier et la lieutenant Saunier à Sœur Edith. L'œuvre de René Lefèvre et Georges Lacombe est centrée sur cette organisation qu'elle nous rend accessible, familière et plaisante. Dans La Charrette Fantôme, l'Armée du Salut avait infiniment moins d'importance que les personnages eux-mêmes, et nous apparaissait plus gonflée, plus pompeuse, empreinte d'un mysticisme assez suspect (souvenez-vous de cette scène des confessions, d'un caractère plutôt démoniaque...).

Victor, qui habite la Zone, vient de perdre son vieil ivrogne de père. Ses dispositions personnelles, les exemples qu'il a autour de lui, le porteraient plutôt vers le vol, le faux-monnayage, les cambines et l'exploitation des charmes de ces dames. Rebuté par certains « trucs », encore trop timide pour les autres, il s'en va mendier, comme faux-aveugle. C'est ainsi qu'il fait la connaissance de la lieutenant Saunier, de l'Armée du Salut, qui l'emmène chez elle, lui parle, se prive pour lui de son repas. Victor réalise toute l'ignominie de sa supercherie, en même temps qu'un sentiment inavoué (et qui le demeurera jusqu'à la fin) le pousse vers cette créature admirable. A la seconde rencontre, il lui avoue la vérité, il quitte la Zone et ses relations, fréquente le refuge de l'Armée du Salut, cherche à s'y rendre utile, et finalement endosse l'uniforme. Il aide jusqu'à la fin la lieutenant, qui se dépense sans compter pour les malheureux qu'elle soulage, s'éteint doucement de phthisie. Victor a une violente réaction contre ce destin injuste. Mais l'apaisement vient, et il continuera, avec l'Armée du Salut, l'œuvre de la disparue.

Lacombe et Lefèvre nous font entrer dans cette action sans vouloir nous bousculer, ni nous éblouir. A vrai dire, on ne sait à partir de quel comment on commence à « marcher ». Peut-être, lors de la scène où Victor cesse de feindre la cécité. Toujours est-il qu'on est, peu à peu, empoigné jusqu'au dénouement. C'est un travail d'autant plus savant qu'il est accompli avec une discrétion admirable. La photographie est de Schufftan, ce qui est tout dire et en ce qui concerne les vues de la Zone, rappelons que Lacombe réalisa, il y a une douzaine d'années, un petit film sur ce sujet qui est resté dans la mémoire de tous ceux

Michel SIMON



qui aiment le cinéma. Les vues prises au nouveau refuge de l'Armée du Salut à Paris, sont aussi très intéressantes.

Le dialogue répond à ce que nous attendions de Lefèvre après lecture de son livre: net, dépouillé, direct, et, au début, d'une belle verdeur, n'empruntant rien à l'argot du répertoire. Nous en détachons cette phrase: « Jésus-Christ, c'est autre chose qu'une relation utile, dont on se fait un ami au moyen de petits cadeaux confiés à des intermédiaires » parce qu'elle nous paraît bien venir en l'époque présente.

Pour dire ce texte, il y a René Lefèvre (Victor), qui redevient l'un des plus étonnants acteurs du cinéma, chaque fois que son personnage lui convient, il y a Michel Simon (le capitaine Simon), dont il est dit qu'il ne cessera jamais de nous étonner — il faut l'entendre jeter la phrase citée plus haut, ou raconter la parabole de l'Enfant prodigue, — et il y a Michèle Morgan, qui interprète la Lieutenant Saunier avec son habituelle et émouvante simplicité de moyens, sans nous faire pour cela oublier la touchante et surtout plus vraisemblable Sœur Edith campée par Micheline Francey dans La Charrette Fantôme. Les autres sont René Alexandre, parfait, Boverio, Alexandre Rignault, Marcelle Poirce, Gaston Jacquet, Noël Roquevert, René Bergeron, Rolla Norman et une débutante, Sylvette Saugé, au charme assez inquiétant et au pull-over bien garni, que l'on ne peut guère juger sur ce rôle, mais qui demande à être revue.

A. de MASINI.

Un classique de l'écran.

BACK STREET

avec

IRÈNE DUNNE



On a souvent parlé du classicisme au cinéma. On a maintes fois essayé de constituer un répertoire cinématographique classique. Nous aurons bientôt l'occasion de reparler de ce problème dans un avenir assez proche, aujourd'hui, nous nous bornerons à rappeler à nos Lecteurs le magnifique film américain *Back Street* qui est précisément une de ces œuvres durables qui démontrent la permanence de l'Art. *Back Street*, réalisé de main de maître par John Stahl, revient en ce moment sur nos écrans, et les amateurs de bon cinéma s'en réjouissent. Rarément, en effet, une œuvre cinématographique a soulevé un tel concert unanime d'éloges et d'enthousiasme. Les professionnels du cinéma, les critiques et le public, tout le monde, bref, était émerveillé par la sensibilité du réalisateur et de l'interprète principale, Irène Dunne.

Back Street, que l'on pourrait appeler en français *En marge de la vie*, révéla en France la personnalité attachante et attrayante d'Irène Dunne, comédienne remarquable au talent nuancé, divers, complet, tragédienne puissante, qui fit une création inoubliable dans le rôle de Ray, la maîtresse délaissée mais fidèle. Ce n'est d'ailleurs pas uniquement par l'interprétation d'Irène Dunne que le film de John Stahl est devenu un chef-d'œuvre. Loin de là ! Tous les éléments de ce film ont leur part dans le succès de cette œuvre. Presque jamais jusqu'à présent, un réalisateur n'avait réussi le tour de force de faire une œuvre de valeur purement cinématographique sur une trame psychologique. Or, *Back Street* re-

présente ce tour de force. Ce scénario tellement humain a été réalisé avec une technique raffinée et chaque scène possède sa valeur propre aussi bien au point de vue narratif que technique. Le metteur en scène a trouvé en Irène Dunne une interprète idéale.

Tous ses partenaires ont d'ailleurs également compris l'esprit de l'œuvre et se sont trouvés à la hauteur d'une tâche très difficile. Il convient de les citer : John Boles, George Meeker et Zazu Pitts.

Il est arrivé bien des fois que les auteurs de romans transposés à l'écran n'étaient pas entièrement satisfaits de l'adaptation. Nous croyons volontiers que Fannie Hurst, l'auteur de *Back Street*, ne peut que se féliciter d'avoir confié l'adaptation de son œuvre à John Stahl, qui en a tiré le maximum de force dramatique et qui l'a popularisée au monde entier. Soyons persuadés que si le cinéma possède un jour un répertoire classique, *Back Street* y trouvera une place de choix.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, bd de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en chef : Charles Ford.
Secrétaire général : R.-M. Arlaud.

Abonnements

France :
1 an : 60 frs. 6 mois : 28 frs. 3 mois : 15 frs
Etranger U. P.

1 an : 80 frs. 6 mois : 46 frs. 3 mois : 25 frs
Autre pays :

1 an : 100 frs. 6 mois : 60 frs. 3 mois : 35 frs
(Chèques Postaux : A. de MASINI,
43, bd de la Madeleine, Marseille
C. C. 466-62)

Entre Spectateurs

Ceci se passait pendant la projection du *Napoléon* d'Abel Gance. Sur l'écran, Bonaparte échappait aux soldats de Pozzo di Borgo après avoir attaché le drapeau tricolore. Il s'en servait comme d'une voile et voguait vers la France sur une barque de pêche. A ce moment, une dame murmure en soupirant :

— Mon Dieu, pourvu qu'il arrive !

Et voilà encore quelque chose qui se passait pendant la projection d'un film napoléonien, en l'occurrence *Maria Walenska*. A un certain moment, un nouveau personnage fait son entrée sur l'écran.

— Tiens, voilà Fouché, s'exclame un spectateur.

Mais derrière lui une voix n'a rien de si fatidique :

— Mais c'est étonnant ces gens qui connaissent le film et qui disent tout à l'avance !

BEAUTE FEMININE

OBSESITE

Elles sont peu à la mode, les beautés plantureuses, les opulents appâts d'autan ? Également est devenu, aujourd'hui, un crime de lèse-beauté, et la femme doit lutter constamment pour conserver une taille bien prise, une silhouette esthétique. Cette lutte contre la graisse est légitime, mais aussi pour le maintien de la santé, l'obésité offrant souvent de graves périls.

Ce problème est particulièrement sérieux pour nos stars qui se doivent au public. Pour elles une cure complète a été étudiée qui

comprend notamment : La gymnastique Kinésithérapique qui rééduque le corps, les bains de sudation; le massage est également un excellent thérapeutique et ses indications sont nombreuses. Il entretient la vitalité, la beauté des chairs.

C'est un adjuvant précieux dans les cures d'amaigrissement. Le massage facial entretient la tonicité des muscles peauciers; mais il doit être pratiqué par des mains expérimentées pour ne pas dépasser son but, et distendre les chairs au lieu de les raffermir. Jane BARDIN.

(à suivre)

Nos Annonces

Les petites annonces sont reçues exclusivement à nos bureaux, où l'annonceur devra justifier personnellement de son identité.

La ligne de 33 lettres, espaces ou signes :
Demandes d'emploi : 4 frs.
Autres rubriques : 7 frs 50.

OCCASIONS

Cherchons occasion caméra 35 m/m. muette. Faire offre détaillée au bureau de la revue. (10)

CULTURE PHYSIQUE
Cours Spéciaux
pour Dames, Jeunes Filles et Enfants
Leçons particulières à domicile
7, Rue Montevideo, MARSEILLE
Tél. D. 06/36

LES PROGRAMMES DE LA SEMAINE

MARSEILLE

A.B.C., 29, rue de la Darse. — Folies-Bergère.
ALCAZAR, 42, c. Belunce. — Accord final, Ho-Fang le Pirate, Bousilleur
ALHAMBRA, St-Henri. — Tragédie impériale, Raphaël le Tatoué, Colonne pénitenciaire, Soubrette.
ALHAMBRA, Ste-Maguerite. — Roi des Gueux, Tom Sawyer détective.
ARTISTIC, 12, boul. Jardin-Zoologique. — Programme non communiqué.
ARTISTICA, L'Estaque-Gare. — Marie-Antoinette.
BOMPARD, 1, bd M.-Thomas. — Pol. privée Bull.-Drummond, Gunga-Din.
CAMERA, 112, Canebière. — Police Mondaine.
CANET, rue Berthe. — Ile du Diable, Blanche Neige, Miss Manton est folle
CAPITOLE, 134, La Canebière. — Sur scène : *Qué Coup de Mistral*.
CASINO, Mazargues. — Hôtel Impérial, Tom Sawyer détective.
CASINO, St-Henri. — Programme non communiqué.
CASINO, St-Loup. — Pièges, Le Petit Bagarreux.
CENTRAL, 90, r. d'Aubagne. — *Bonheur en location, Crime du D^r Tindal*.
CESAR, 4, pl. Castellane. — Une certaine jeune fille, Circonstances attén.
CHATELET, 3, av. Cantini. — Troubles au Canada, Corruption.
CHAVE, 21, bd Chave. — Madame et son Cow-Boy.
CHEVALIER-ROZE, r.Ch.-Roze. — Belle Hongroise, Mon Curé chez les R. CHIC, 28, rue Belle-de-Mai. — Programme non communiqué.
CINEAC P. Marseillais, 74, Canebière. — Rêves de Jeunesse.
CINEAC P. Provençal, 48, c. Belunce. — L'Homme qui vécut deux fois.
CINEO, St-Barnabé. — Gorgousse, Un poing c'est tout.
CINEVOG, 36, La Canebière. — Gunga-Din, La Bonne est de sortie.
CINEVOX, bd Notre-Dame. — Griseries.
CLUB, 112, Canebière. — *Mystérieux D^r Clitlerhouse, Brute magnifique*.
COMEDIA, 60, rue de Rome. — A la Rescouste, Carnet de Bal.
COSMOS, L'Estaque. — Empreinte du Loup solitaire, Patrouille en mer, Rayon du Diable, Bête 7 Manteaux
ECRAN, La Canebière. — *Femme de Mandalay*.
ELDO, 24, pl. Castellane. — Paris-New-York, Haute Ecole.
ETOILE, 21, bd Dugommier. — Barnabé, Seul.
FAMILIAL, 46, chem. de la Madrague. — Programme non communiqué.
FLOREAL-Beaumont-St-Julien. — Le Démon jaune, Métropolitain, Petite Princesse, Quelle joie de vivre.
FLOREOR, St-Pierre. — Charlie Chan aux Courses, Fanny.
GLORIA, 46, quai du Port. — Programme non communiqué.
GYPTIS, Belle-de-Mai. — Maurin des Maures, Poil de Carotte.
HOLLYWOOD, 36, r. St-Ferréol. — Une fille à papa, Richard le Téméraire
IDEAL, 335, r. Lyon. — Gunga-Din, Ailes de la Danse, Police frontière, Enfant rebelle.
IMPERIA, Vieille-Chapelle. — Une certaine jeune fille, Liberté provisoire.
IMPERIAL, 12, quai du Port. — Justice du Ranch, Tricoche et Cacolet.
LACYDON, 12, quai du Port. — Justice du Ranch, Tricoche et Cacolet.

RÉALISATIONS - PROJETS - ÉCHOS

— Le sympathique artiste Paul Azais que nous avons vu récemment dans *Narcisse* vient de passer quelques jours à Marseille. Azais a l'intention de parcourir la zone libre avec un tour de chant auquel il pensait d'ailleurs déjà depuis longtemps, depuis bien avant la guerre.

— Georges Grey, après avoir terminé ses rôles dans *Chambre 13* et dans la *Fille du Puitsier*, joue actuellement sur scène aux côtés de Cécile Sorel.

— Nos confrères Maurice Bessy et Marcel Colin-Reval se trouvent à Paris, Bessy est chef des services de Presse et de Propagande de la Tobis, tandis que Colin-Reval assume la même tâche à l'Alliance Cinématographique Européenne.

— Jim Gérald, l'excellent artiste que nous avons applaudi dans tant de films, se trouve actuellement à Genève où il va jouer dans le premier programme de la saison au Casino-Théâtre. Il y a quelques mois, Jim Gérald avait tourné le rôle principal d'un film suisse, *Mobilisation* 39.

— René Lefèvre a repris à la scène le rôle de Jef dans *Jean de la Lune*; il joue de ville en ville avec pour partenaires Suzanne Prim et André Berthomieu.

— Tramel, après s'être reposé quelque temps au Lavandou est maintenant à Marseille, il y tourne un film avec Fernand Rivers.

— La société Tobis veut d'engager les metteurs en scène Marcel Carné et Christian-Jacque pour tourner à Paris.

LEÇONS -
Cours Commerciaux pour tout Age
LANGUES VIVANTES
Ecole Hum Marin
24, Rue Ad. Thiers - MARSEILLE
Tél. L. 52-47

COURS DE COUPE ET DE COUTURE

Ecole Bonniol-Gassier
27^{me} ANNÉE

8, Rue d'Arcole
près la B. n. q. de France
MARSEILLE

— Robert Daréne qui fut Bruza dans un film que nous n'avons pas encore vu essayé de concilier deux projets : faire une tournée théâtrale avec ses camarades Janine Darcey et Jean Daurand ou accepter de se joindre à la jeune troupe du Théâtre du Temps qui va monter à Marseille une série de spectacles classiques.

Le Gérant: A. DE MASINI.
Impr. MISTRAL - CAVAILLON.

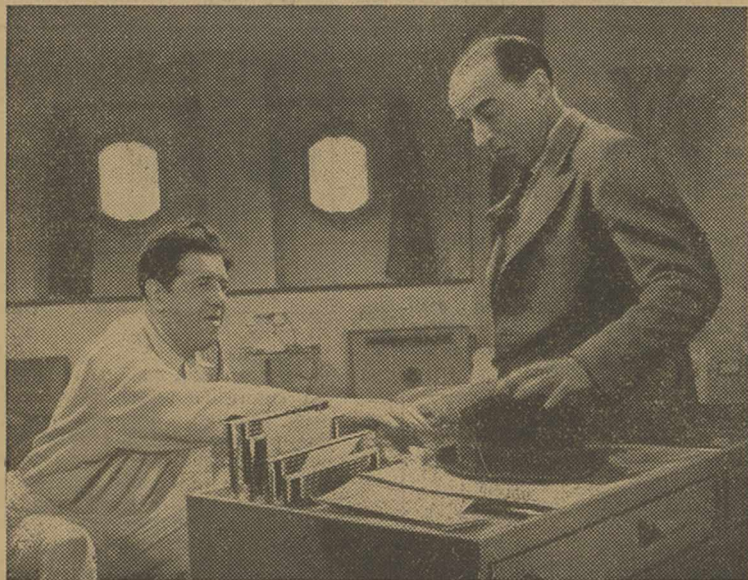
LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES



En haut : Pierre-Richard Willm et Suzy Prim dans une scène de *Tarakanowa* qui revient en ce moment sur les écrans ;

Michel Simon et Jacques Baumer, les deux spirituels détectives du film d'Yves Mirande *Paris-New-York*.



Ginette Leclerc qui, après tant d'intéressantes créations, a été particulièrement remarquée dans *Métropolitain* de Maurice Cam et dans *Menaces* d'Edmond T. Gréville ;

En bas : Suzy Vernon, dont la réapparition à l'écran était très attendue, jouera le rôle principal de *Retour au Bonheur*, réalisé par René Jayet et Claude Revol.

